

Mon bloc-notes par Louis Skorecki

Comme j'aime le cinéma, il faut bien que je trouve une combine pour voir de bons films et ce n'est pas si facile que ça. Alors je flaire ! Je relis le titre de l'œuvre, j'examine la durée avec précaution, et je décide. Un détail peut emporter ma décision : pour ces deux films (qui passaient dans le cadre de la *Biennale de Paris*), ce fut la couleur du programme, et une sorte de curieuse fenêtre découpée, sur laquelle je lus mon nom écrit sans l'ombre d'une faute. Je n'avais jamais vu mon nom par une fenêtre, fût-elle de papier rose indien ! Je décidais de me rendre au Musée d'Art Moderne. Bien m'en prit, les films étaient beaux.

L'Aurige

Un fauteuil rustique recouvert d'un drap blanc. Un personnage qui entre dans le cadre. On ne voit pas sa tête, la caméra la lui a coupée. Exprès. L'image est en noir et blanc. Des mains se glissent sous le fauteuil, cherchent. Et trouvent. Une enveloppe, une lettre, des écritures. A partir de là s'élabore une sorte de jeu de piste, un rituel répétitif qui n'est pas sans charme, même s'il ennue parfois, à force de se cantonner dans l'abstraction, le concept, le jeu des séries et des variantes. Quand c'est réussi, c'est qu'un air de fiction s'est infiltré dans la pièce où se déroulent tous ces parcours d'un personnage unique, et que la sèche intrigue devient quand même intrigante : qu'est-ce qu'il peut bien faire, où veut-il en venir ?

On ne sait pas. La frontalité du filmage ne variera pas. Un accident inexplicable — le film devient en couleurs — viendra tout à coup poser une question de plus, une de plus qui restera sans réponse. Un suicide symbolique termine soixante minutes étranges, qui auront vu le héros aller et venir, épingler des notes, passer, repasser, et même montrer ce à quoi aucun des neuf spectateurs présents ne s'attendait plus : un début de strip-tease. Après, le film redevient pudique (il faut dire que le strip-tease est court et ne s'attarde que sur le slip du personnage, ce qui produit quand même — vu l'extrême puritanisme du reste des images — un drôle d'effet). *L'Aurige* est signé Caroline Ferdrin et Jacques Meilleurat. Il paraît qu'ils sont étudiants des Beaux-Arts. Je ne les connais pas. Je suis sûr qu'ils iront quelque part.

Souvenirs de printemps dans le Liao Ning

Alain Mazars est un drôle de cinéaste. Au dernier festival de Hyères, son *Jardin des Ages* m'avait éberlué et secoué : des milliers de plans, des symboles répétitifs, une luxuriance d'images rythmées à ne plus savoir qu'en faire et où donner de la tête. Ces *Souvenirs*, ramenés d'une année passée en Chine qui a fortement marqué Mazars, c'est à la fois pareil et autrement. Pareil : défilement frénétique, à la limite de l'effet stroboscopique, redoublement d'images, musiques lancinantes. L'autrement, c'est bien sûr du sujet qu'il vient. La Chine sensuelle. Je sais, c'est difficile à croire. On est tellement habitué à des radeurs de convention, des sourires larges, des clichés. Qu'est-ce que ce film a donc de plus ? Pourquoi réussit-il à capter ce qui est toujours caché, la sentimentalité, l'émotion, l'amour ? Parce qu'il répète. Pas bête Mazars : en refilant une deuxième fois les images de son voyage en Chine, il s'acharne sur elles, les traque, refuse de les laisser s'échapper. Une petite fille qui rougit, tire sur ses cheveux. Un homme qui a peut-être trop bu, qui s'assoupit doucement à table en compagnie d'un ami. Des animaux qui font tourner une roue antique. Ces images, on les voit une, dix, cent fois. Impossible d'y échapper. Impossible de passer à côté, d'être distrait par la

séquence suivante. Impossible d'oublier : tout le travail de ce cinéma, archi-obsessionnel, consiste à graver dans la tête du spectateur, quelques vérités, à faire d'un flash fugitif, d'une image entr'aperçue et habilement dérobée, une réalité définitive, incontournable, intangible. Le plus étonnant, quand les lumières se rallument, c'est *Souvenirs du Printemps dans le Liao Ning* joue tellement avec des stéréotypes primaires, dans une tonalité à la fois lascive et anodine — qu'on ne sait plus du tout où on est.

La lettre d'un cinéaste

Décidément, ces *Lettres de Cinéastes* que la télévision, via *Cinéma*, *Cinémas*, nous envoie, sont toujours étonnantes. Celle d'Alain Cavalier ne faillit pas à la règle. Elle avait pourtant tout, au départ, pour déplaire : dans les marges de la préparation de son prochain film, sur Ste Thérèse de Lisieux, Cavalier filme des bribes de sa vie quotidienne, entre le travail et l'ennui, l'inspiration et le vide, tout et rien. Le risque était grand de ne jamais décoller des images convenues, convenables : les cinéastes au travail sont tout sauf photogéniques, et on les imagine très facilement se laissant aller à de faux préparatifs, soigneusement préparés, c'est-à-dire mis en scène. Rien de cela dans la *Lettre* de Cavalier. Pourquoi ?

Parce qu'il ne se filme pas. S'il est bon, quelquefois, d'aller se risquer dans ses propres images, il est intelligent, à d'autres moments, de s'effacer purement et simplement. Le charme de cette *Lettre*, c'est l'extrême abstraction du détail le plus concret : des mains qui coupent une orange, du vin rouge qui coule dans un évier, un premier visage de comédienne qui vient répondre à des questions. Et toujours, off, le cinéaste qu'on imagine, le son du commentaire qui défile. En somme, presque des morceaux de n'importe quoi, qui viennent s'assembler, autant que faire se peut, comme ça vient, presque au hasard. Et pourquoi est-ce que ça nous touche ? Pourquoi ces quelques mini-séquences, un peu triviales, produisent-elles de l'émotion ?

J'ai une explication, qui vaut ce qu'elle vaut. Au moment même où les cinéastes sont le plus en panne d'histoires, où les films se bouclent sur eux-mêmes comme des toupies folles, incapables de s'arrêter de tourner, la chose la plus émouvante — parce que la plus crue — n'est-elle pas le manque d'images du cinéaste face à son projet, l'absence de reflet fictionnalisable, le vide ? Et puis, au delà de l'effet de déroute que produit cette absence de visage, cette fuite, n'y aurait-il pas, dans toute lettre de cinéaste, puisqu'elle est une histoire à la première personne, comme la dernière fiction que le cinéma peut encore raconter ? Raconter sincèrement, je veux dire. Si cela était vrai, avec ces *Lettres de Cinéastes*, nous aurions encore quelques bonnes histoires devant nous. ●